

Le snobisme Féminin

Il n'y a pas à se le dissimuler le snobisme contamine notre société canadienne! On voit bien d'ignobles chenilles baver sur des roses, s'introduire dans l'asile inviolable des calices pour y boire la divine rosée, et combien de fois nos lèvres n'ont-elles pas mordu dans une pomme qu'un ver rongerait au cœur? Le snobisme, pas besoin d'avoir un microscope, pour suivre les progrès néfastes de ce parasite qui ronge notre organisation morale aux dépens de l'économie de tout le système social. Ah! le mal que les "snobinettes" ont fait aux lettres et aux arts canadiens est incommensurable. Un auteur veut produire une œuvre de son cru, vous croyez qu'il peut compter sur l'appui de ses concitoyens, sur la patronisation de nos femmes canadiennes, à l'instar des muses antiques. Nenni!... demandez aux directeurs de théâtre ce qu'il leur en a coûté pour escompter le patriotisme des nôtres. "Une pièce canadienne!... — On fait la lippe. — "A ce théâtre? — Mais que dirait-on si j'étais vue là.

Nos "snobinettes" et par leur dandinement, et par leur caquet assourdissant, me font penser aux oies de la campagne: on ne les voit jamais qu'en bandes, toujours les mêmes en têtes, risquant leurs plumes et leur peau pour venir se mettre sous la roue du char triomphal de quelque étranger. Aller au spectacle ne signifie pas pour elles déguster et par le cœur et par les yeux, et par l'esprit un régal artistique qui vous repose de huit jours de vulgarités et de prosaïsme, non, aller au théâtre, cela veut dire "se montrer" où le nom d'une femme "doit" être cité. Nos gobeuses sont des comparses au même titre que les figurantes de la scène. Il n'est guère important qu'elles écoutent ou qu'elles retiennent; comprendraient-elles seulement? L'essentiel, c'est que par un sous-entendu adroit, elles nôtres crever de misère. Fort légitime

donnent l'illusion d'une connaissance profonde. Pauvre petits êtres fa-lots, qu'illumine l'intelligence d'autrui, misérables satellites qui retombent dans leur nuit, quand le mari, l'amie complaisante, astre bienveillant refuse sa lumière.

Certain soir, je me suis trouvé, au milieu d'un clan de snobinettes, c'était à un concert que donnait une virtuose d'outre-mer à notre société montréalaise. Le personnage avait les cheveux longs obligato, sans quoi ces dames n'auraient pas sorti tout ce qu'elles avaient, — même de leur corsage pour lui faire fête. L'effervescence de la salle montait au baromètre de la température du musicien. Quand on vit le maître les yeux en feu, les cheveux hérissés, les veines du cou grossies, presque hors de son habit, à cheval sur son violon, comme l'apôtre sur la bête apocalyptique et labourer les flancs de son Pégase à cordes pour en sortir une mélodie raclante, mais très classique, la salle faillit crouler sous les applaudissements. Quelques minutes plus tard, la mer houleuse se calmait au rythme d'une berceuse. C'est alors que nos "snobinettes" devinrent à peindre avec leurs attitudes mélancoliques, se laissant baigner par les ondes harmonieuses de la mélodie en mineur. Les hypocrites, est-ce que pour écraser un baillement intempestif, elles ne firent pas mine de tamponner leurs yeux humides de larmes, sinon de pleurs! Intérieurement, tout leur petit être frivole protestait contre cette musique trop sérieuse, aspirant comme le cerf altéré d'eaux vives aux gâtées d'un rigaudon. Vainement! Le maître refusa de profaner son archet, il brila, n'est pas de notre siècle d'électrisme tomba non pas de Charybde en Scylla, mais de Beethoven en Schumann. Je ne parlerai pas des cocasses démentielles auxquelles nous exposons notre pantomime d'admiration. Que d'emballements à faux, pour des personnages niaisement gobés par notre incorrigible naïveté. On se hâche à nos regards mais sourdement font leur œuvre, creusent des trous, édifient des logettes, amassent des provisions, humbles artisans comme nous de l'œuvre divine.

Où le snobisme ne va-t-il pas se nicher?... Dans les choses même de la religion. Ah! il faut compter avec lui pour le rachat des âmes égarées. Si Notre-Dame s'avisait d'imposer un prédicateur canadien, le bercail se dépeuplerait de ses brebis les plus aristocratiques, les plus grassettes, enrubannées de faveurs roses et bleues, l'orgueil du troupeau quoi. Toute petite "snobinette" qui se respecte doit avoir un confesseur à la mode, et je vous prie de croire qu'il ne se recrute pas parmi notre clergé national si digne, si dévoué, à qui nous sommes redevables de la conservation de notre langue et de nos traditions. "Nos prêtres de paroisse, ils sont communs, je vais au Père X, il confesse tout ce qu'il y a de plus "chic" à Montréal." Voilà la remarque que me faisait les dents serrées, une petite dame pâlotte qui mange beaucoup de chocolat dans les entr'actes de ses dévotions.

Tandis que j'écris la cloche de l'hospice Auclair fait joindre les mains à une centaine de miséreux qui maudiraient Dieu dans leur tau-dis, s'ils n'avaient pas ce dernier rayon de charité sur le déclin de leurs jours. Voilà la foi vivante et saine, la foi qui produit des œuvres, voilà ce que les âmes pondérées doivent admirer. La sainteté inerte, qui vent admirer. La sainteté inerte, qui les fakirs hypnotisés par leur nombril, n'est pas de notre siècle d'électrisme où tous les molécules de la matière entrent en action pour produire les phénomènes de la vie moderne. Tout est soumis à un flux et reflux continu. C'est au va et vient de l'infini confondu dans le tout, que d'emballements à faux, pour des personnages niaisement gobés par notre incorrigible naïveté. On se hâche à nos regards mais sourdement font leur œuvre, creusent des trous, édifient des logettes, amassent des provisions, humbles artisans comme nous de l'œuvre divine.